

lottes, leurs pieds dans les sabots garnis de paille, et de secouer les restes de leur sommeil, de ce sommeil si profond de la jeunesse, de ce sommeil au réveil léger, de ceux qui ont la force dans leurs membres et tout l'espoir de la vie devant eux.

Le père leva le loquet de la porte extérieure qui se referma derrière lui avec un cliquement, quand il eut passé le seuil, et la tête couverte du béret de drap brun, tendant instinctivement sa main devant lui pour s'assurer s'il ne pleuvait pas, il se mit à inspecter le temps.

La métairie de "Las Toujagos" s'orientait à l'est, et déjà, sur les cotéaux bardant la Lèze, en face, une pâleur au ciel indiquait l'aube naissante; tout proche, deux grands noyers presque dépouillés de leurs feuilles, émergeaient déjà de l'ombre, plus noirs sur l'horizon qui s'éclairait. A l'entour du patus servant de sortie aux bestiaux, des deux côtés de la métairie, on pouvait distinguer les grandes haies d'ajoncs qui lui avaient donné son nom, et, vers le nord, au bas d'une faible pente, s'érigéait le geste tragique de la grande bascule d'un petit puits servant à arroser les légumes et à abreuver les bêtes.

— Hé bien, papa, quel temps? demanda l'un des garçons, entr'ouvrant la porte à son tour, on dirait qu'il va pleuvoir.

— Pas de danger, le vent d'antan a tenu; il va faire "trum" ce matin, mais à midi, je veux que nous ayons un soleil à nous casser la tête. Allez, hardi, allez-vous-en chercher les sacs sur le tombereau, enfants, j'entends les journaliers qui arrivent, je leur avais recommandé de "s'amâtiner". Mais ils n'ont pas été feignants; rien à dire.

Vers le chemin, encore noyé dans l'ombre, des bruits de sabots s'entendaient, mêlés à des voix animées. On allait "ramasser le maïs" aux Toujagos, et les voisins que l'on avait aidés la veille venaient aider à leur tour, "rendre le temps" de manière que personne "n'eût à se tirer argent de poche".

Une matinée grise et monotone; à peine, par instant, un souffle frais du vent d'est courbant un peu les panaches des fumées qu'au milieu de l'atmosphère terne, on voyait à peine s'élever des cheminées dominant les fermes voisines; une matinée d'octobre, toute mouillée, dans laquelle, peu à peu, les objets se précisaient mieux, sans ombres, sans effet, neutres de couleur; une matinée mélancolique comme un regret.

Jacques attendait ses journaliers arrivant par petits groupes espacés. Les femmes avaient retroussé leurs robes, et, les sabots cliquetant sur les pierres du chemin, portaient dans leurs larges paniers ouverts des sandales dont elles se serviraient quand le soleil aurait bu la rosée.

— Où est Pascalette, cria Jacques, la tête passée dans l'ouverture de la porte, allons, Pascalette!

— Me voilà, papa.

— Ta mère va rester pour préparer le déjeuner, c'est toi qui prendras la tête.

— J'y vais, j'y vais.

Une jolie brunette de dix-sept ans, la fille de Jacques. Pas grande; bien rablée, comme une paysanne qui doit besogner rudement. Faraude, tout de même, ses cheveux noirs bouclée s'échappant du joli madras. Elle le mettait par une fantaisie personnelle, un peu à la façon des femmes du Béarn qu'elle avait vues, ayant poussé jusqu'à la "bilo dé Paou" à l'occasion de